

## IL ARRIVE QUELQUE CHOSE, ENCORE

à Anka

Lèvre privée du droit à la parole, fais savoir  
qu'il arrive quelque chose, encore,  
non loin de toi.

Paul CELAN, *Reste chantable*

Ce qui arrive, encore, c'est *nous* : depuis toujours, la venue et le départ des corps nus que nous sommes. Sans nom, sans visage. Sans voix dans la nuit pour nous rassembler. Tenus ensemble par rien d'autre désormais que de nous faire savoir les uns aux autres notre commune nudité.

Vois, nous voici, nous les nus : séparés : finis et ouverts, dedans et dehors, sur l'intime infini en partage.

*N(o)us*. Comme s'il suffisait, pour que quelque chose comme un « nous » commence, de cette seule lettre : « o ». Éclosion et enclos. Premier cercle, délimitant un abri, et premier cri. Trou dans l'air où nicher, vide d'abord, puis souffle et son. Bouche grande ouverte qui dit le sentiment double aussitôt face à l'autre : douleur et plaisir, détresse et ravissement, deuil déjà et joie.

D'abord le « son prolongé o-o-o-o », qui signifie le mot allemand *fort* (loin, parti), écrit Freud, puis *da !* (voilà !). *Fort/da*. C'est le jeu inventé par l'enfant pour rendre l'absence de la mère supportable : « L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle, [et] tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux "Da !" »<sup>1</sup>

Disparition et réapparition. C'est la scène, inlassablement répétée, pour apprendre le plus douloureux : que tu n'es toi-même « qu'un être humain »<sup>2</sup>.

C'est sans fin : chaque mort, chaque proche qui meurt rouvre l'abîme en nous, et c'est chaque fois le jeu tout entier qui s'arrête, nous ne savons plus, nous ne croyons plus aux mots, nous ne voulons plus que les larmes et l'abîme nous aussi, et tout est à recommencer. Chaque fois, relancer le jeu. Réapprendre les gestes et les mots qui font préférer la vie.

« Nous ne savons toujours pas quoi faire avec la mort », disait Philippe Lacoue-Labarthe. Cette phrase – qui se trouve dans un texte intitulé « Lettre (c'est une lettre) », paru dans le livre collectif *Misère de la littérature*<sup>3</sup> – n'a cessé de m'accompagner. Parce qu'elle dit *nous*. Parce qu'elle m'a aidé à comprendre que la mort n'était pas seulement « ma » question mais celle de tous, de notre temps : celle du *nous qui reste* après la mort de Dieu. Mais plus encore, parce que c'est dans ce même texte, quelques pages plus loin, que Lacoue-Labarthe affirmait : « L'essentiel est de ne pas cesser d'écrire (...), de s'obstiner à *s'adresser* (...). Je suis prêt à soutenir qu'un texte qui n'est pas une lettre d'amour, ou quelque chose de ce genre, est nul. Efficace et nul. »

S'adresser, encore et encore, appeler, saluer. Chaque un qui vient devant moi et chaque un qui me quitte et part, le saluer comme un dieu : un qui me présente l'autre bord du ciel.

*Salut*, c'était le mot de ma mère au moment de nous quitter, et souvent elle ajoutait : « Tu salueras aussi tes amis, pour moi. » Je ne savais pas alors. Elle était vivante, comment imaginer, elle était mon dieu, je ne savais pas que c'était sa façon de me faire répéter déjà l'adieu à venir.

Accueil/adieu : battement : « cœur à cœur avec le ciel », dit Kafka.

S'obstiner à dire *nous*. Pas les parlants seulement, mais tous ceux – animaux, plantes, choses – qui sont avec nous le visage irrassemblable de la terre. Tous les corps. Passant, comme nous. Venant, comme nous, dans la lumière et tremblant un temps et partant. Disparaissant eux aussi sans recours, à la fin, dans la nuit.

C'est tout ce que nous pouvons, nous qui venons après le désastre : aller vers. Nus, oui, privés désormais du droit de conformer le monde à quelque vision ou prophétie que ce soit, s'avancer quand même jusqu'au bord chaque fois et se tenir là, *sur* le bord, et s'adresser à l'autre là-bas qui attend. Qui veut l'impossible lui aussi.

Vois, nous voici de nouveau : debout de part et d'autre de l'abîme entre nous et nous disant « oui » de nouveau et « ô », « viens ! », « ô toi », « ô nous », etc., et jouant ainsi la même scène primitive du commun. Répétant à notre tour ce que Robert Antelme, à propos de *L'Écriture du désastre*, nomme « cette cérémonie de la présence de l'un à l'autre, dans le quotidien toujours moment final »<sup>4</sup>, où chacun devient pour l'autre celui qui annonce la « métamorphose impossible » et celui qui le garde, qui le retient dans la vie.

« Immensité de cette parole désarmée. Aurore de la “faiblesse humaine”, souveraine », dit encore Antelme.

Cela ne peut plus, cela ne prétend plus nous sauver. Mais, chaque fois que nous nous confions ainsi l'un à l'autre, chaque fois que nous nous appelons et tout le temps que dure l'appel, c'est cela de nous qui *survit*. Qui revient, encore et encore – indestructible au fond, résistant à toutes les fins, toutes les fusions, toutes les communions –, et toujours ainsi reste à venir. « Non loin de toi », oui, quelque chose comme un *nous* encore, mais nu : sans origine ni fin, sans figure à incarner. Un peuple quand même, mais *désarmé* lui aussi. Une « compassion avec tous les mortels »<sup>5</sup>.

1. « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1996
2. Franz Kafka, *Lettres à Milena*, Idées/Gallimard, 1956
3. Christian Bourgois Éditeur, 1978
4. *La Quinzaine littéraire*, 1<sup>er</sup>-15 février 1981, repris dans *Lignes* n° 21, 1994
5. Jacques Derrida, *Demeure*, Galilée, 1998